

L'IRRÉDUCTIBLE

Pascal, les mains sur les hanches, regardait la dernière pierre de l'édifice tenter vaillamment de prendre place sur la façade du bâtiment qui lui faisait face.

Malgré la température avoisinant les trente-deux degrés, un frisson d'anticipation le parcourut tout entier.

Les ouvriers s'interpellaient haut et fort dans une langue inconnue, chacun essayant de se faire entendre par dessus le brouhaha des machines, tandis que le responsable du chantier agitait les bras à la manière d'un chef d'orchestre dirigeant du Wagner.

La pierre tractée tangua dangereusement entre les liens qui la retenaient, puis finalement stabilisée, vint s'insérer auprès de ses semblables.

Pascal poussa un soupir de soulagement.

L'architecte avait fait du bon travail et le résultat dépassait ses espérances.

Certes, la patine du temps n'avait pas accompli son oeuvre, et le bâtiment était encore trop lisse à son goût pour être à la hauteur du modèle qui l'avait inspiré, mais l'étincelle était là et ne demandait qu'à être nourrie pour donner vie à sa passion flamboyante.

L'extérieur achevé, c'était une question de semaines avant qu'il ne puisse savourer sa première soirée dans l'enceinte sacrée, sentir le velours soyeux du siège faire le dos rond sous ses doigts, écouter le ronronnement du projecteur rythmer ses pensées... et revoir Miss Kate.

Pascal avait toujours été un garçon sensible, un travers qu'il avait essayé de cacher tout au long de son adolescence décharnée, afin d'échapper aux tourments que lui aurait infligés sa famille, eût-il été pris en flagrant délit de délicatesse.

Bouc-émissaire d'une lignée de bouchers depuis trois générations n'était pas une situation enviable.

Il réussit tant bien que mal à donner le change à ses parents, jusqu'à ses dix-sept ans.

Alors qu'il était en terminale, un professeur d'économie zélé emmena toute la classe, à ses frais - et au grand dam de l'académie - dans une petite salle de cinéma des environs, à la programmation notoirement tendancieuse.

*La grève d'Eisenstein* était à l'affiche de L'irréductible. Ce fût une révélation.

La séquence finale, un montage entre des scènes d'animaux tués à l'abattoir et une foule pourchassée vouée au même sort, lui valut de courir ventre à terre jusqu'aux toilettes, vomir toutes ces années d'obéissance à la dictature paternelle, dans des latrines à la propreté douteuse.

Contre toute attente, cette démonstration de faiblesse mit fin à l'isolement dont il était coutumier auprès de ses pairs.

Elisabeth, la fille la plus convoitée du lycée, émue par sa réaction viscérale,

alla même jusqu'à passer sur ses lèvres un mouchoir humide pour éliminer les derniers vestiges malodorants de sa libération, coupant net aux ricanements de sa cour adolescente d'un regard impérieux.

Pour ne pas être en reste de popularité, les garçons de sa classe, jaloux ou compatissants, exprimèrent une préoccupation sociale naissante en gesticulant vigoureusement.

Encore sous le choc, principalement dû au film, et accessoirement à son nouveau statut, Pascal souriait faiblement entre deux claques dans le dos.

Il se garda bien d'expliquer que sa réaction ne résultait pas seulement d'une conscience de classe exacerbée.

Ce qui l'avait le plus affecté n'était pas la manière dont la classe ouvrière était traitée - sa foi en l'humanité était déjà limitée - mais plutôt la façon dont le bétail, et par extension, le monde animal, était considéré.

Alors que les élèves s'interrogeaient mutuellement « comment peut-on traiter les êtres humains comme du vulgaire bétail ? », Pascal lui se demandait « comment peut-on se prétendre humain et traiter ainsi les animaux ? »

Toutes ces années de doute et d'aveuglement, les vacances passées à aider à la boutique, les dimanches matins à faire ses devoirs derrière la caisse enregistreuse... comment avait-il pu prétendre être quelqu'un d'autre à ce point ?

A partir de ce moment, le cinéma devint sa planche de salut, sa terre promise, son Eldorado. Il traversa le désert aux côtés de Lawrence d'Arabie, traina des pieds sur la plage en compagnie de Pierrot le fou, s'insurgea au sénat auprès de Mr Smith, fit les quatre cents coups avec Antoine Doinel.

Du noir et blanc somptueux de *La Nuit du chasseur* au Technicolor hypnotique de *Sueurs Froides*, tant d'univers partagés au cœur d'une salle obscure, un espace temps où l'illusion règne en maître, sculptant l'esprit 24 images par seconde.

Après l'épiphanie de ses dix-sept ans, il continua de s'aventurer sur le chemin initiatique du 7ème art, un parcours qui le mena tant bien que mal, de péplum en western spaghetti, jusqu'à l'âge adulte.

Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, Pascal se rendait à pied au cinéma Majestic, le mal nommé, jouer les funambules sur le ténu fil d'Ariane qui sépare fiction et réalité.

Le samedi après midi, lorsque sa charge de travail le rendait possible, il assistait à deux séances d'affilée. Sa petite taille et son allure fluette lui permettait de disparaître au fond du fauteuil de velours râpé, dont émanait un curieux fumet de poussière et de popcorn mêlés.

Ainsi dissimulé, il attendait que Martin, tour à tour ouvreuse, guichetier et projectionniste, finisse sa ronde avant l'arrivée des nouveaux spectateurs.

Martin, parfois accompagné de sa petite-fille préférée, dont les parents lui confiaient souvent la garde, évitait soigneusement d'inspecter la rangée qui abritait Pascal, et lorsque le jeune homme lui achetait un billet le mercredi suivant, il le gratifiait d'un clin d'oeil complice. Ce pacte tacite, de cinéphile à cinéphile, s'épanouit lentement au fil des ans en une amitié durable, mue par un respect mutuel et de longues discussions dans la salle de projection après la fermeture de l'établissement.

Une fois le film terminé, le rituel continuait. Pascal se débrouillait toujours pour sortir le dernier de la salle, traversait le long couloir plongé dans une demi-obscurité, guidé par les lueurs rouges des appliques murales, jusqu'à la double porte battante, dont l'ouverture nécessitait qu'il s'y appuya de tout son poids.

Le passage de la pénombre au grand jour, ne manquait jamais de lui couper le souffle. Il clignait des yeux, ébloui par la lumière ; alors qu'il cherchait confusément du regard les repères du quotidien, tous ses sens étaient soudain saisis par le monde extérieur. Les sons de la rue devenaient assourdissants, le bord du trottoir précipice, le froid mordant, la chaleur estivale étouffante.

La désorientation ne durait que quelques secondes, puis ses pieds reprenaient la direction du logis familial, son cerveau encore bruissant de visions animées.

Alors que le Majestic diffusait en majorité des films à grand spectacle, capables de nourrir sans peine son imaginaire, c'est à l'Irréductible, qu'il devait ses plus belles rencontres cinématographiques.

Contrairement aux prisonniers de la caverne de Platon, sa connaissance du monde, examiné à la lumière de la lanterne magique, s'en trouva enrichie.

*la Jetée* de Chris Marker, notamment, occasionna des prises de conscience qui l'influencèrent sa vie durant. « Toute perception est subjective, à la fois illusion et vérité absolue », nota-t-il dans un petit carnet aux pages cornées qu'il gardait toujours sur lui, « Cette dichotomie est la source de bien des maux. Guerres de religion, ségrégations ... l'histoire fourmille d'atrocités commises par une humanité bien intentionnée. »

L'année qui précéda sa majorité fût partagée entre l'étude nécessaire au passage du baccalauréat, l'aide apportée à ses parents à la boucherie, et ses escapades cinématographiques.

Le jour de ses 18 ans, ses parents organisèrent une petite fête. Toute la famille avait été conviée et comme la température était agréable, on s'était installé au jardin.

Gauche et endimanché, Pascal endurait stoïquement le repas, coincé entre ses voisins de table.

L'oncle Richard s'esclaffait à pleine bouche, entre deux plaisanteries salaces, tandis que sa cousine Isabelle, une gamine de six ans au sourire édenté, réclamait continuellement son attention en tirant sur sa manche avec un enthousiasme débordant.

Au moment du dessert, le père servit le champagne dans des flûtes de cristal et la mère apporta le gâteau, une grande affaire rose et beige spécialement commandée à la meilleure boulangerie de la ville.

« C'est un fraisier » annonça-t-elle, une précision qui ne s'avérait pas inutile, le gâteau ayant la forme et l'apparence d'un gros rôti de porc, au centre duquel, encerclée par 18 bougies, trônait une miniature de l'enseigne familiale, exacte réplique de celle rivée à la devanture de la boucherie, à un détail près.

On pouvait désormais y lire en toutes lettres « Maison Diamant et fils. »

Marcel, le père, fit tinter son verre à la pointe du couteau et se lança dans un discours quelque peu aviné, au terme duquel il annonça fièrement, sous les applaudissements, l'association tant attendue de son unique enfant au commerce familial.

Ce dernier, blanc comme un linge, n'eut pas trop de difficulté à feindre un malaise,

« Trop de champagne, il n'a pas l'habitude », commenta la mère sur le ton de la confiance.

Pascal fila se réfugier dans le salon déserté. Tout en faisant les cent pas dans la pièce, Il alluma machinalement la télévision, cherchant désespérément un moyen d'échapper à l'avenir professionnel qui lui était destiné.

Son cerveau refusait obstinément de fonctionner, découragé, il se laissa tomber sur le canapé et son attention se porta par hasard sur l'écran au moment précis, où à la 51ème minute d'*Indiscrétions* de Georges Cukor, Katharine Hepburn, déclarait : « Mais je ne veux pas être vénérée, je veux juste être aimée ! ».

C'est ainsi, que pour la première fois, il fut mis en présence du grand amour de sa vie.

Le voeu de l'actrice ne fut pas honoré par Pascal, qui à défaut de pouvoir l'aimer, ne cessa de la vénérer, vouant ainsi à l'échec toute tentative de vie commune et d'engagement sérieux, aucune femme ne pouvant, à ses yeux, supporter la comparaison avec Miss Kate.

Quant à sa carrière, il réussit à convaincre son père qu'il n'était pas fait pour la boucherie, après avoir fait son coming-out végétarien, lors d'une scène mémorable.

A force de regarder en version originale les films de Michael Powell, Ken Loach, Martin Scorsese, John Cassavetes et tant d'autres, il finit par maîtriser la langue de Shakespeare et devint professeur d'anglais au lycée de ses jeunes années.

Il aimait son métier. Ses élèves l'appréciaient. Il allait toujours au cinéma.

Malgré de nombreuses pétitions, L'Irréductible avait été rasé et un supermarché se tenait maintenant à la place du centre d'Art et Essai, signe indubitable que le cinéma, était sinon en voie d'extinction, du moins en grand péril.

Quant au Majestic, seul son nom demeurait, un complexe multi-salles ayant remplacé le bâtiment fatigué, et même si Pascal devait bien convenir que les sièges avaient gagné en confort et le son en qualité, il ne parvenait pas à réprimer l'accès de nostalgie qui l'étreignait à chaque visite.

Martin, le projectionniste, avait rejoint ses filles dans le sud de la France, lorsqu'il avait pris sa retraite, dix ans plus tôt.

Pascal et Martin entretenaient une correspondance sporadique, à travers laquelle ils continuaient les conversations du début de leur relation, partageaient coups de coeur et doléances inspirés par les petits derniers du grand écran, et n'évoquaient que rarement la sphère personnelle de leurs vies respectives.

Lorsque très récemment, les parents de Pascal décédèrent à l'hôpital, à deux jours d'intervalle, tous les deux victimes de la Covid, Martin ne manqua pas d'envoyer des fleurs.

Pascal n'avait jamais été proche de ses parents, il se demandait même régulièrement si l'infirmière ne s'était pas trompée de couveuse à la maternité tant ils étaient différents, il fût néanmoins fortement éprouvé par leur mort. Il n'avait pas pu les accompagner jusqu'à la fin. Ils avaient toujours été là pour lui, avaient fait de leur mieux pour lui apporter ce dont il avait besoin, et même s'ils n'avaient absolument aucune idée de ce que cela pouvait bien être, il ne pouvait décemment pas le leur reprocher.

Fils unique, il héritait de la maison, d'une somme coquette, de la boucherie, ainsi que d'un immeuble acquis à bas prix par son père, des années auparavant et aujourd'hui situé dans un quartier en vogue.

Une fois tous les biens liquidés, sa culpabilité adoucie par le fait que sa cousine Isabelle avait racheté le commerce familial, il avait à sa disposition une grosse somme d'argent.

Suffisamment pour réaliser son rêve.

Suffisamment pour édifier un nouvel Irréductible sur le terrain jouxtant la propriété familiale.

Un an et demi plus tard, le jour tant attendu de l'inauguration arriva enfin ; l'été indien s'éternisait, les invités arboraient leur bronzage estival en tenue légère et couleurs vives. Les élèves de Pascal étaient présents, certains parents, des collègues, sa cousine Isabelle avec mari et enfants, le maire ainsi que quelques élus qui avaient facilité l'obtention du permis de construire.

Des tables avaient été dressées à l'extérieur, de part et d'autre du bâtiment, deux serveurs employés pour l'occasion tendaient des verres de champagne ou de jus d'orange aux nouveaux arrivants.

La nuit n'allait pas tarder à tomber et Pascal regarda les néons de l'enseigne s'allumer au dessus de l'entrée, en contemplant les trente années qui le séparait du premier Irréductible. Il aurait vraiment bien aimé que Martin vienne assister à cette soirée, mais le sud, ce n'était pas la porte à côté, il comprenait.

Etrange tout de même, qu'il ne l'ait pas prévenu de son absence... Il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards à la dérobée en direction du portail, tout en discutant avec ses invités.

Alors qu'il renonçait définitivement à le voir arriver, une silhouette féminine s'avança dans l'allée, il distingua les traits altiers d'une femme rousse, la quarantaine athlétique, l'allure déterminée.

Elle s'arrêta devant lui :

« Vous êtes Pascal Diamant ?

— C'est exact, répondit-il interloqué

— Je suis la petite-fille de Martin, vous ne vous en souvenez certainement pas, mais nous nous connaissons déjà, sourit l'inconnue. J'accompagnais souvent mon grand-père au Majestic lorsque j'étais enfant.

— Oui, oui, bien sûr, je me souviens maintenant ! Vous avez bien changé, évidemment, répondit Pascal en riant. Soyez la bienvenue ! Est ce que Martin est là également ? poursuivit-il en le cherchant des yeux.

Le visage de la femme s'assombrit.

— Je suis désolée... c'est arrivé la semaine dernière... je n'ai trouvé votre invitation dans ses affaires qu'hier soir... Les yeux brillants de larmes retenues, elle laissa sa phrase inachevée et saisit spontanément les mains de Pascal entre les siennes.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, je m'appelle Kate. »